Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 71 (1932)

Heft: 47

Bibliographie

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ma chambre. Ayez donc l'obligeance de me le rappeler.

— Pervenche, madame.

— Pardon ?

— Pervenche, un nom de fleur. La fleur de Rousseau...

— Ah ! Pervenche ? Ainsi, plus de numéro ?

— C'était vulgaire. Une cliente n'est pas un numéro. Tandis qu'une fleur...

— L'idée est poétique, le sentiment délicat.

— Merci, madame. C'est mon épouse qui a inventé cela.

— Félicitations. Alors, pervenche ? Je tâcherais de m'en souvenir...

— Nous attendons aujourd'hui-même une de vos compatriotes, Madame Berville...

— Madame Berville de Grandier.

— Vous connaissez ?

— Oui. Oh ! oui. Je ne la connais que trop. Une femme terrible...

— Terrible ?

— A tous points de vue. Caractère impossible. Elle se vexe pour un rien... Et ses maladies, grand Dieu !

— Elle est malade ?

— Imaginaire. Une gaillarde qui se porte comme un charme et passe son temps à se plaindre, à absorber tous les remèdes prônés à la quatrième page des journaux. Même, s'il faut tout dire...

— Voilà justement madame Berville. Je vous laisse...

— Comment, chère amie, vous ici ? Je bénis le hasard....

— Bénissons-le ensemble, chère amie. Et comment va M. Puydoux, votre délicieux mari ?

— Il achève sa cure au Mont-Dore. Un coin perdu, mortel, où pour un empire je ne l'aurais suivi. Ensuite, il viendra me retrouver ici, si je me décide à rester...

— Ah ! vous ?...

— Avec ce temps, n'est-ce pas... Et puis, l'air est-il si bon, l'hôtelier prétend que...

— Comme vous, chère amie, j'hésite à m'engager. Mais le plaisir de votre présence peut modifier mes intentions...

— Trop aimable. Ces sentiments sont les miens... J'espère que nos chambres sont voisines? Moi, je suis à Pervenche.

— Moi, à Violette...

— Ces fleurs printanières sont faites pour vivre ensemble...

— Un bouquet d'avril, mais oui, chère amie.

— Et votre santé ? Pardonnez si je tarde à m'en informer.

—N'en parlons pas. Atroce, comme toujours.

— Vos douleurs hépatiques ?

— Si ce n'était que cela... Mais le cœur, les reins, les poumons... Vivre ainsi, est-ce vivre encore ?

— Si, tout de même. Ne vous frappez pas. On a vu des cures extraordinaires...

— Vous avez un tuyau ?

— Un ami m'assurait hier qu'avec la suggestion...

— La suggestion ?

— Merveilleux, paraît-il. Mais nous reprendrons tantôt cette conversation passionnante. Je cours m'assurer de la situation de nos chambres.

— D'avance merci, chère amie... A tout à l'heure.

Cinq minutes passent, et aussi l'hôtelier, que Mme Berville arrête au passage :

— Dites-moi, monsieur... Le nom de Violette ne va guère à mon teint... Ne pourriez-vous me changer de chambre ?

— Que diriez-vous de Rose Crimson ?

— Parfait, si elle se trouve à l'autre bout du corridor. Qu'on y transporte mes bagages...

L'hôtelier, au téléphone intérieur :

— Joseph, les bagages de Violette à Rose Crimson, la chambre contiguë à Eglantine où vous venez de déposer le bagage de Pervenche. Compris ?

P. D.

BIBLIOGRAPHIE

Le Creux au Loup, par Louisa Musy. — Editions Spes, Lausanne.

L'auteur du « Creux au Loup » — Mlle Louisa Musy — vit à la campagne, dans un milieu qui lui est familier et qu'elle décrit avec un rare bonheur.

Sous le pseudonyme de J.-L. Duplan, elle a publié, dans le « Conteur Vaudois » des portraits fort bien campés et des récits pleins de saveur. Mlle Musy a le don de raconter. Elle possède les qualités qui font le bon écrivain de chez nous: la simplicité, la bonhomie et le sens de l'humour.

Si vous désirez faire sa connaissance, allez la voir dans son domaine des « Plânes », à Ecublens. Elle vous y recevra avec son affabilité coutumière. Vous prendrez plaisir à l'écouter parler des gens et des choses qui l'intéressent, tandis que, par la fenêtre ouverte, vous apercevrez son jardin aux fleurs multicolores et, plus loin, le verger dont les arbres magnifiques cachent à peine le grand paysage aux collines souriantes qui s'incline lentement vers la Venoge et descend jusqu'au lac.

« Le Creux au Loup » est une étude de caractères et de mœurs de la campagne vaudoise qui s'appliquerait du reste tout aussi bien à une autre région agricole du pays romand.

Entre deux familles de vieux amis, où s'éveille chez les jeunes un solide et simple amour se déchaîne tout à coup une rivalité ardente pour l'achat d'un champ — le « Creux au Loup » — que les chefs de file convoitaient tous deux dès longtemps en secret. Au lieu de s'entendre à l'amiable puisqu'il y a « promesse de mariage » entre leurs enfants, les deux paysans se livrent bataille à la mise aux enchères. L'acquéreur furieux d'avoir payé trop cher, giffle son concurrent. C'est la brouille à mort, c'est la vendetta.

Tous les caractères se manifestent alors tels qu'ils sont dans leur naturel brutal : une des deux femmes jette de l'huile sur le feu, mais un des hommes jette de l'eau dans le lait de son voisin et réussit à le faire condamner honteusement comme « mouilleur » de lait. Vengeance terrible, ce crime campagnard a des répercussions tragiques. La femme du coupable qui nourrissait pour le condamné un pur sentiment d'amitié, devine le forfait. Elle en meurt de chagrin, mais non sans avoir amené le malheureux à réparer sa faute, non sans avoir rendu possible enfin le mariage de son fils avec la fille de l'« ennemi ».

Cette histoire abonde en péripéties vivement menées et le dénouement laisse au lecteur une apaisante impression de grandeur morale. Le triomphe de l'esprit de justice, gravement offensé d'abord par le principal personnage de ce drame rustique, éclate dans la profondeur et la sincérité dramatique des remords de Benjamin Neyruz, s'infligeant courageusement à lui-même la punition qu'il sent avoir méritée. Le cadre du récit est fort agréablement dessiné, et le lecteur se plaît au défilé des personnages très vivants campés par Mlle L. Musy dans maints épisodes pittoresques où chacun agit selon son tempérament, dans la logique de sa vie individuelle.

Par son sujet « Le Creux au Loup » se rattache en ligne directe aux romans d'Urbain Olivier, mais les dépasse sans doute par une ligne plus sobre, une action plus rapide, une atmosphère vibrante, créée par un style plus direct et naturel. On peut donc prédire à ce sympathique ouvrage un succès mérité.

APRÈS LA DERNIÈRE INSPECTION

L'AUTRE jour, j'ai rencontré mon ami Louis, le fourrier, que vous connaissez bien. Il était un peu excité et, autour de trois décis, me dit la cause de son indignation.

Il venait de faire sa dernière inspection, avec de nombreux camarades de volée ; ils espéraient un mot gentil de l'officier, tandis qu'ils furent licenciés comme de simples soldats du bataillon du receveur.

Aussi, me dit Louis le fourrier, voici la lettre que je vais envoyer au Département militaire. Ça peut-y aller ?

Et je lus le « poulet » suivant :

« Lausanne, octobre 1932.

» Au Département militaire cantonal.

» Monsieur le Chef du Département,

» Je prends la très respectueuse liberté de signaler à votre attention que lundi dernier, à l'occasion de la dernière inspection, à 14 heures, nous avons tous été quelque peu désillusionnés qu'on remercie si sèchement des citoyens qui ont tenu le coup pendant vingt-huit ans ! On s'attendait à un bon mot, puisqu'on est de chez nous ; mais, rien ! Pas un mot, si ce n'est un « Garde-à-vous fixe ! » puis : « Rompez ! »

Pour les futures classes, je crois que vous, Monsieur le Conseiller d'Etat que nous aimons tous, feriez œuvre sage en descendant à la Croix-d'Ouchy, si c'est là que ça se passe, et, en cinq minutes, vous diriez quelques paroles à ces vieux troupiers et cela causerait un plaisir extrême. Car, encore une fois, vous savez, Monsieur le Conseiller, que bons Vaudois nous sommes, mais un peu cocardiers ! Je ne vais pas jusqu'à prétendre au vin d'honneur, bien que jamais occasion ne serait si bien trouvée !

» J'avais cela sur le cœur, je me considère maintenant comme libéré de ce poids qui me pesait.

» Agréez, Monsieur le Chef du Département, l'assurance de ma très haute considération.

» (signé) : *Louis, fourrier.* »

Ma foi, après avoir bien réfléchi, j'ai répondu à mon vieux troupier :

— Mais oui, ça va très bien et tu as rudement raison.

Mais, j'ignore la réponse ; comme on connaît le chef du Département militaire, on peut être certain qu'elle ne manquera pas d'humeur !

Spada.

ON DÉMOLIT...

SUR la large balustrade de fer, j'ai posé mes coudes. Et comme ce groupe de gens à ma gauche et à ma droite, j'ai lancé mes regards dans le vide béant à mes pieds sur les ruelles tortueuses qui semblent encore plus étroites, vues de haut. A suivre les passants, ainsi à vol d'oiseau, raccourcis par la perspective surplombante, un vertige naissant, lentement m'abandonne. Alors seulement, en toute confiance, j'appuie mon corps contre le garde-fou du pont.

Là en bas, cet îlot de maisons décapitées ressemble aux débris d'un vaste incendie. On pourrait croire que les longues poutres, noires de pourriture, fument encore sous un feu qui couve. Lentement, les ouvriers dépouillent ces carcasses nues et poursuivent l'incinération des murs épais. La pique d'acier se glisse entre les joints des moellons carrés, les déboite, sans que résiste le ciment devenu poussière. Accroché aux façades, un pont de planches fait penser aux « bisses » valaisans. Il ploie sous l'amoncellement des matériaux les plus hétéroclites. Des camions aux pneus énormes viennent offrir leur caisse vide qui sonne sous les coups de pelles.

Parce qu'il n'y a plus de volets, ni de fenêtres, les chambres dépouillées s'abandonnent aux regards impudiques. Elles sont toutes petites et l'on pense aux gens misérables qui les habitaient. Elles montrent toutes ce même papier gris-jaune, décoloré par les années ; des grandes déchirures pendent par place, découvrant la crue blancheur du gypse. On dirait qu'elles « pèlent » sous le soleil entrant librement, comme le dos d'un baigneur qui s'expose nu à la flamme des premiers rayons de l'été. Et ces vieilles maisons délavées par le temps ont pris pour leurs derniers jours, l'architecture cubique moderne. Elles n'ont plus de toits. La pioche a nivelé les combles en une terrasse cahotique et l'on voit la barrière et deux marches de l'escalier mutilé qui grimpait, il y a quelques heures, à un quatrième étage, maintenant disparu. Un manœuvre, à grands coups de batterant, achève d'écrouler un galandage en dents de scie.

Ces masures ébréchées ont quelque chose de douloureusement tragiques. Leurs murs ont abrité la douce chaleur d'un foyer, leurs façades décrépies ont permis le repos bienfaisant, les pièces sordides ont connu la vie frémissante des journées... le malheur aussi. Et voici qu'elles meurent ! Elles veulent prendre leur temps pour finir doucement et regarder passer devant les yeux crevés de leurs fenêtres, une à une, les poutrelles qui tombent lourdement s'entasser dans